VARIÉTÉS

I

SOCIOLOGIE ET MYTHOLOGIE DES CARRIERS.

Nos annales ont donné jadis, dans le numéro de septembre 1892, un long et intéressant travail publié en anglais par le R. P. MORICE sur les Dénés occidentaux. Le docte missionnaire continue ses recherches, et voici la traduction d'une nouvelle étude ayant pour objet la sociologie et la mythologie des Carriers. L'auteur rappelle brièvement d'abord les principales données ethnologiques et sociologiques de son premier travail et concernant cette tribu. Il se demande ensuite : la sociologie et la mythologie des Carriers sont-elles de source indigène ou exotique ? Elles ressemblent en effet, sur plusieurs points, à celles de tribus voisines qui se distinguent profondément pourtant, au triple point de vue ethnologique, philologique et psychologique de la tribu des Carriers. Lesquels sont donc les emprunteurs? Le R. P. MORICE répond : ce sont les Carriers. Il prouve sa thèse par des arguments généraux d'abord, et ensuite par des raisons particulières. Nous lui cédons la parole.

I. ARGUMENTS GÉNÉRAUX.

Observons-le d'abord, la preuve que je vais apporter à ma thèse s'appuie surtout sur le caractère particulier des Chilcotins et des Carriers. Le lecteur doit donc connaître à fond un côté tout à fait caractéristique de l'esprit de ces aborigènes, je veux dire l'étonnante faculté

d'assimilation qui leur fait adopter d'instinct les habitudes et les idées des peuples qu'ils estiment leur être supérieurs. En dépit de la fragilité qu'ils partagent avec le reste du genre humain, leur devise est et semble avoir été sans cesse : *Sursum!* Toujours plus haut!

Rien ne le prouve mieux que leur conduite depuis l'arrivée des blancs parmi eux. Tandis que beaucoup de tribus indigènes sont restées, jusqu'à ce jour, réfractaires à l'idée de remplacer les coutumes de leurs pères par celles des étrangers au blanc visage, malgré la supériorité avouée de ces dernières, les Carriers n'ont pas plutôt entrevu les aventuriers qui les saluaient de loin, qu'ils se mettent tout de suite à les imiter. Leurs vêtements de peau font place aux confections qu'ils reçoivent en échange de leurs pelleteries; leurs cheveux sont coupés courts dès lors que la mode existe chez les étrangers; le tatouage disparaît peu à peu parce que les étrangers ne se tatouent pas; les ustensiles et les instruments du pays sont dédaigneusement rejetés et remplacés par ceux dont on leur apporte les modèles; des loges régulières, comme ils en voyaient dans les établissements de la Compagnie du Nord-Ouest, remplacent leurs cabanes à pieux, etc... Ils ne laissent pas de remarquer que les postes de la Compagnie du Nord-Ouest étaient commandés par un seul officier, reconnu comme le directeur de tout l'établissement; alors chaque village demande et obtient ce qu'on appelle aujourd'hui un *chef*. Comme les officiers de la Compagnie et sans doute plusieurs de leurs employés portent des bagues, les Carriers pensent s'élever sur l'échelle sociale en se fabriquant et en portant au doigt des ornements inconnus jusqu'alors; et comme le cuivre est plutôt rare parmi eux, on lui substitue la corne de caribou, qu'on a fait préalablement cuire. On a trouvé récemment ici, Mis-

sion du lac Stuart, un anneau fait de cette manière.

Si les fêtes qu'on appelait *potlatches* et les vieilles danses du pays ne tombèrent pas tout d'un coup en désuétude, ce fut parce que ces anciennes coutumes furent soutenues par la Compagnie du Nord-Ouest et plus récemment par les gens de la Compagnie de la baie d'Hudson, lesquels, pour tenir davantage sous leur main les indigènes, donnaient chaque année une sorte de *potlatche* de tabac, dans lequel on observait scrupuleusement la différence du rang parmi ceux qui recevaient les présents; ces employés, en outre, s'amusèrent aux danses et autres divertissements des Indiens. Si bien que nos Carriers purent croire que soit le *potlatche*, soit leurs danses, étaient en faveur chez les blancs, comme les privilèges de certaines conditions, privilèges que ces derniers, sans trop s'en rendre compte, aidaient à perpétuer.

Comme les trafiquants étrangers n'avaient qu'une femme, ces indigènes abandonnèrent la polygamie avant même l'arrivée d'aucun ministre de la religion. Ils en agirent de même pour la crémation des morts, qu'ils remplacèrent par l'enterrement, et cela si spontanément et si vite qu'il n'existe plus, je crois bien, de témoins oculaires de l'antique cérémonie.

A l'arrivée des missionnaires, ce qui restait des vieux usages païens disparut peu à peu : les ornements de cérémonie furent brûlés ; la séquestration des femmes cessa ; dans plusieurs endroits, les terres furent morcelées et partagées entre les chefs de famille. Et en général, toutes les pratiques indigènes qui n'étaient pas uniquement le fruit de l'humaine fragilité — laquelle survit à tout — s'évanouirent comme par enchantement. Aujourd'hui, c'est une insulte parmi les Carriers d'être appelé Indien, et, à leur avis, un descendant de la race

caucasienne n'est pas plus un blanc que le Peau-Rouge qui se conforme aux idées sociales des Européens. Leur naturelle faculté d'imitation et leur instinct de perfectionnement personnel les ont aussi poussés à apprécier la valeur des connaissances littéraires. Ils lisent et écrivent aujourd'hui leur langue maternelle, et ils entretiennent même une revue mensuelle faite pour eux.

Quant à leur condition matérielle présentement, voici ce qu'on en peut dire : en règle générale, leurs demeures sont aussi bien bâties et souvent aussi confortables que celle de n'importe quel blanc vivant dans le pays. Ils possèdent des chevaux et des troupeaux, qu'ils gardent dans des étables et qu'ils nourrissent au prix de beaucoup de peines durant les longs hivers. Près de leurs maisons, quelques-uns possèdent des boutiques de charpentier, dans lesquelles ils accomplissent des travaux parfois difficiles, comme des châssis de fenêtre, des boîtes de fantaisie, etc., tandis que, dans chaque village, un certain nombre sont fiers des traîneaux, même des *cutters* (traîneaux rapides), des bâts (et parmi les Chilcotins, des selles), de leur propre fabrication. Ils s'habillent bien, aiment à suivre surtout la mode des blancs, comme ils imitent leurs ustensiles de cuisine et leurs instruments de travail. Et à propos de mode, il est même quelquefois amusant de voir nos Indiens, revêtus de leurs plus beaux habits, se promenant dans les rues du village, la canne à la main, avec tout le fashionable d'un dandy.

Si nous considérons maintenant, à l'ouest des Carriers, leurs voisins hétérogènes, nous ne tardons pas à découvrir que jusqu'à ce jour, dans presque tout ce qui touche à la sociologie, ils en sont restés à cent ans en arrière (1).

(1) Plusieurs penseront qu'il faudrait faire une exception en faveur de quelques tribus tsimshian, surtout pour celles réunies à Metl-

En dépit des défenses et même des menaces (1) des autorités civiles, le potlatche reprend chaque année de la faveur (2); les vieilles danses sont à l'ordre du jour à chaque nouvel hiver; l'érection des colonnes commémoratives ou héraldiques continue; dans plusieurs endroits, la simple couverture sans aucun linge est, comme aux temps anciens, le seul vêtement que portent les femmes dans leurs demeures; la plupart des mythes ou des légendes de la tradition intéressent, le soir au coin du foyer, de crédules auditeurs; le partage des tribus entre nobles et vulgaires s'observe religieusement et aucun des privilèges des premiers n'a disparu; la fabrication et l'usage des ornements cérémoniaux : masques, crécelles, coiffures, etc., vont leur train comme si une civilisation supérieure ne s'était pas présentée aux yeux de ces sauvages, et je sais même que des corps de défunts ont été brûlés dans ces dernières années par leur parenté de la tribu des Tsimshians (3). Et notez que la plupart de ces Indiens ont vu la civilisation moderne dans toute sa

kantlah par M. Duncan, la majorité desquelles émigra, il y a quelques années, dans une île de l'Alaska. Mais celles-là mêmes ont gardé la plupart des institutions sociales indigènes, comme en convient le docteur Boas : « Elles ont, dit-il, abandonné leurs vieilles coutumes, excepté celles qui se rattachent à leur organisation sociale. » (Cinquième rapport, p. 11.) Cependant, les Tsimshian que je soutiens avoir eu la plus grande influence sur la sociologie des Carriers, ne sont pas ceux de la côte, mais ceux de l'intérieur des terres. Ceux-ci gardent encore leurs traditions.

(1) Il existe un règlement contre le *potlatche*, avec des pénalités comme sanction.

(2) Un chef ou noble de la côte voulant dépasser ses prédécesseurs est allé jusqu'à offrir dernièrement la somme de 200 livres à la reine Victoria, comme lui revenant dans le partage des biens et de l'argent.

(3) Ces lignes étaient écrites, lorsque je lus par hasard dans le *Colonist* de Victoria (9 octobre 1891) qu'une troupe de Haidas — et quelques jours après une autre de Tsimshians — amusaient les habitants de cette ville par des représentations théâtrales des plus importantes traditions indigènes, comme les danses, les hommes de la

gloire dans leurs voyages périodiques à Victoria, à New-Westminster et à Puget-Sound, tandis que nos Carriers, en général, n'ont rien vu d'elle que les divers établissements de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Lorsque, il y a quelque vingt ans, nos missionnaires visitèrent les Carriers et eurent obtenu les résultats signalés plus haut, ils se dirigèrent vers les Kitiksons, une tribu tsimshian (1). Mais quand ces Indiens apprirent que pour devenir chrétiens il leur fallait abandonner leurs erreurs et leurs pratiques superstitieuses, ils devinrent sourds aux appels du prédicateur, qui s'en retourna sans avoir fait une seule conquête. De même, pendant sept longues années, nos missionnaires ont résidé et travaillé avec zèle parmi les Kwakwiutls, mais absolument en vain, de sorte qu'il a fallu laisser ces sauvages à leur destinée. Aujourd'hui, tous les Carriers et les Chilcotins sont catholiques romains, tandis que notre foi n'a pas un fidèle chez les Kitiksons, les Haidas, les Bilqula et les Kwakwiutls.

Maintenant, je le demande, entre des Indiens si désireux du progrès et doués d'une si grande faculté d'assimilation, d'un côté, et, d'un autre côté, des tribus si exclusives et d'un attachement tenace à leurs traditions, lesquels ont emprunté aux autres leur sociologie? Poser la question, c'est la résoudre.

En outre, il ne faut pas oublier que les Carriers ne sont qu'une partie d'une grande nation divisée en une vingtaine de tribus au moins, dont quelques-unes sont plusieurs fois plus nombreuses, entourées de peuples con-

médecine, les conjurations, etc. La plupart de nos Carriers en seraient aujourd'hui incapables.

(1) Le docteur F. Boas écrit le nom de cette tribu Gyiksa'n. Je l'écris comme le prononcent les blancs et les sauvages, sans prétendre corriger l'orthographe du docteur, laquelle, je n'en doute pas, doit être la bonne.

génères, et, par le fait, plus à même d'échapper aux influences étrangères. Or, si nous considérons le système social de ces vastes tribus préservées de tout commerce extérieur, que voyons-nous? Je n'hésite pas à dire que toutes les institutions sociales communes aux Carriers et aux Indiens des côtes et distinctes de celles que tous les Indiens aborigènes d'Amérique ont conservées, ces institutions, dis-je, sont inconnues absolument dans la plus grande et principale partie de la nation des Dénés. Par les communications des missionnaires établis chez les Dénés de l'est et par mes propres observations auprès des Sékaneis (ou Tsé-Kenne), lesquels sont, au point de vue sociologique, des Dénés de l'Est, je suis arrivé à la conclusion que leur système social est aussi différent de celui de nos Carriers et de nos Chilcotins que la civilisation européenne est différente de la civilisation chinoise.

Dans toutes les tribus dénés, qui sont sans relations avec les Indiens des côtes, le droit venant du père remplace dans les successions le droit de la mère, qui est en vigueur ici, et les clans, avec leurs *totems* (1) et les particularités sociales propres à cette organisation, y sont inconnus. Ainsi en est-il de la division du peuple en classe noble et en classe vulgaire, des privilèges de la première ou d'ancien privilège relatif aux terres de chasse, des *potlatches*. comme on les fait ici (2), de la crémation des morts, de la cour longue et compliquée que

(1) Un auteur parle des *totems* comme étant familiers aux Dénés de l'est; mais ce sont les *totems* de l'individu, non point ceux de la gent, et chacun sait qu'il existe une grande différence entre les deux. Les *totems* personnels sont révélés dans les songes et étaient connus, en leur qualité, indépendamment des *totems* nationaux, avec lesquels ils n'ont rien de commun que le nom.

(2) Je n'ignore pas que parmi les Dénés de l'est et ceux qui nous séparent d'eux, il n'est pas rare de voir un chasseur fortuné partager avec d'autres le fruit de son expédition, autrement la chair du gibier se gâterait. Mais ici encore je n'ai pas besoin de faire observer que

doit faire tout jeune homme pour gagner les parents de sa future épouse, etc...

Devant ces faits, je le répète, est-il probable qu'une tribu relativement restreinte, d'une remarquable faculté d'assimilation, aurait créé de toutes pièces un système social très étudié, totalement inconnu à la grande masse de la nation à laquelle appartient cette tribu, tandis qu'à ce jour, des peuples étrangers et voisins s'attachent avec opiniâtreté à ce système, des peuples avec lesquels cette tribu était jadis, au point de vue commercial, dans les relations d'un vassal avec son suzerain ? Ou je me trompe fort, ou il n'y a qu'une réponse à cette question.

Cependant, comme plusieurs pourraient ne point se sentir satisfaits de ces arguments généraux, je vais entrer, pour ainsi dire, dans la moelle du sujet, m'efforcer de prouver ma thèse par des remarques plus détaillées et chercher qui créa ou au moins qui importa sans le savoir les plus importantes coutumes et institutions autrefois répandues chez les Carriers et les Chilcotins.

II. CARACTÈRE EXOTIQUE DE LA SOCIOLOGIE CARRIER PROUVÉE PAR LES FAITS.

D'abord, quant au partage des tribus en classe noble et en classe vulgaire, il n'est pas possible d'en douter, cette distinction doit son existence aux relations des Carriers avec les Tsimhsians, et surtout avec la tribu des Kitiksons.

Avant d'aller plus loin, qu'on me permette une remarque, nécessaire, me semble-t-il, à mon sujet. Lorsque j'appelle les personnages les plus importants parmi nos indigènes, des *notables* ou des *nobles*, ces mots ont le

ces réunions patriarcales diffèrent absolument des banquets de cérémonie jadis en vogue de ce côté ouest des montagnes Rocheuses.

même sens que le mot *chef*, employé par les écrivains, qui s'occupent des Indiens du littoral. Pour ceux qui vivent à l'est de nos montagnes, ces deux appellations éveillent des idées de dignité différente ; et si j'évite le mot chef, c'est qu'il induirait en erreur ceux qui ne connaissent pas la sociologie de nos tribus occidentales. Avec les relations des carriers avec les blancs, il n'exista jamais de chef dans le sens de premier officier, de *leader* de l'endroit, et ceux qui étudient les langues et les coutumes des Indiens du littoral reconnaîtront que là, comme ici, le chef véritable était, il y a peu de temps, inconnu, et n'existe pas encore dans plusieurs endroits (1). Il arrivait quelquefois, en vérité, qu'un notable obtînt plus d'influence que ses collègues ; mais, comme je l'ai dit ailleurs (2), il n'était jamais que *prior inter pares*, le premier parmi ses pairs.

Venons à l'origine des notables en tant que classe sociale. Ma meilleure preuve que cette institution dérive

(1) Le docteur Boas (cinquième rapport, p. 34), quoique ne l'affirmant pas carrément, paraît, semble-t-il, connaître cette particularité. « Les chefs, dit-il, forment un groupe à part, et les membres de cette classe forment la plus haute noblesse. » Horatio Hale est encore plus explicite dans sa préface au sixième rapport du docteur : « Comme le docteur Boas nous en informe, il y a dans toutes les tribus trois rangs : les chefs, la classe moyenne et le vulgaire, ou bien, comme on pourrait peut-être mieux les appeler, les nobles, les bourgeois et le peuple. Les nobles forment une caste. Le rang est héréditaire. » A.-P. Niblack semble reconnaître l'existence, au moins dans les temps modernes, d'un chef local et de plusieurs petits chefs (*les Indiens du littoral occidental*, etc., p. 250 et suivantes). Mais ce qu'il dit de rivalités entre chefs du même endroit me porte à croire que, même chez les Tlingit, dont il parle tout au long, il n'y avait point de chef véritable, au sens que nous donnons à ce mot.

Quant à la classe moyenne du docteur Boas, autant que je puis le savoir, c'est une condition qui se formait à peine, et, sans la civilisation européenne, elle aurait pris la même importance chez les Carriers que chez les autres tribus de l'ouest.

(2) *Les Dénés occidentaux* (*Missions*, septembre 1892).

de la sociologie des Tsimshians est dans les cérémonies même qui accompagnent la création d'un de ces dignitaires. A cette occasion, lorsque les jeunes hommes, ses serviteurs, avaient étendu en file les peaux préparées qu'ils allaient distribuer, l'un d'eux s'écriait en s'adressant à l'assemblée: « Tout cela, il le donnera comme droit de son intronisation. » Sur quoi, tout le monde éclatait en bruyantes acclamations : « *Sémaget ! sémaget !* » Que signifie cette expression? Interrogez une douzaine de Carriers et davantage si vous voulez, je doute qu'ils vous l'expliquent. Et ce n'est pas étonnant, car ce mot est étranger à leur langue, et n'est rien autre que le *sema'yıt* des Tsimshians, lesquels, suivant le docteur Boas, s'en servent en s'adressant au soleil. Il signifie « riche » ou « chef par la richesse ». Cet emprunt d'un mot étranger paraît faire ressortir le caractère exotique de la coutume elle-même. Il ne sert pas à autre chose, puisque les Carriers possèdent eux-mêmes un terme équivalent (*mutih.*)

Après que le nouveau notable avait fait sa grande distribution de peaux, il donnait un immense repas, que l'on servait dans des récipients creusés en forme d'auge et appelés *tsak*, un mot qui n'a pas évidemment d'autre origine que le *t'sekh* dont les Kitiksons désignent le même plat. On peut remarquer aussi que ces récipients étaient souvent ou importés du littoral, ou ornés avec des coquillages d'*haliotis* qui en venaient.

Alors, pour honorer le nouveau noble et signifier son accès au rang et au titre de son prédécesseur, on faisait résonner le chant de famille de celui-ci; et l'assemblée le répétait en chœur. Or, qu'était-ce encore que ce chant? Tout simplement un air *tsimshian* avec des paroles *tsimshian* mal prononcées (1).

(1) Sur l'information d'Indiens qui n'en savaient pas davantage,

Et rappelez-vous que ni les notables, ni par conséquent les *potlatches*, ni les *'tack* ou chants traditionnels de famille ne sont connus de la grande partie de la nation dénée. Et il ne sera pas cependant hors de propos, pour montrer encore plus la faculté d'assimilation de cette race, de mentionner ce fait que, il y a quelques années, les Tsé'kènnes eux-mêmes essayèrent d'adopter le potlatche avec les cérémonies qui s'y rattachent. Ils en furent empêchés par le genre de vie précaire qu'ils mènent, obligés qu'ils sont d'errer à travers les forêts et les montagnes, à la recherche du gibier qui doit les nourrir, car dans leur pays il n'existe aucune rivière qui pût leur fournir le saumon. Cet essai avorté se fit du temps et sous les yeux de l'Indien, dont je tiens ces informations, un vieil et intelligent Tsé-kenne, mort l'année dernière. Je cite cela pour fortifier ma thèse. Il ne faut pas oublier non plus que, parmi les Nah'anes, ceux qui n'ont pas de relations avec les tribus Tlingits sont restés dans tous les détails sociologiques de purs Dénés, tandis que leurs congénères de la rivière Sticken et des tributaires voisins se sont assimilé les institutions sociales des races étrangères avec lesquelles ils sont en contact.

Mais revenons aux notables et à leur origine ; comme emblême personnel de leur dignité, ils portent chez les Tsimshians, des pendants d'oreilles d'une certaine forme. Le même usage est en vigueur chez certaines de nos tribus carriers, les Hwoso'tins et les Babines (1). Chez les autres, ils n'avaient pas prévalu encore à l'arrivée des

j'avais, dans *les Dénés occidentaux*, interprété ces paroles comme des restes du vieux langage parlé jadis par les Carriers. Cela prouve, qu'à vous en rapporter aux Indiens, même en les comprenant, vous n'en serez point à l'abri de toute erreur.

(1) Les Hwotso'tins, subdivision de la tribu carrier, sont limitrophes des Kitiksons, et les Carriers viennent ensuite.

missionnaires. Or, si cet usage avait été importé de l'intérieur des terres, il aurait dû, pour s'y répandre, suivre une marche inverse et gagner d'abord les tribus Carriers, les plus éloignées du littoral. Tandis que les Hwotso'tins et les Babines sont les plus rapprochés.

Cette dernière remarque s'applique aussi aux colonnes commémoratives (1) signalées par tous les écrivains qui nous parlent du littoral nord-ouest. Les Hwotso'tins, qui passent une partie de l'année dans un commerce presque journalier avec les Kitiksons, avaient déjà adopté l'usage de ces colonnes, comme on le voit par les ruines de leurs anciens villages; mais plus avant dans les terres, ces colonnes étaient inconnues. Cependant — et ceci est une nouvelle preuve — même chez les Carriers proprement dits, on appelait souvent les notables « tige ou poteau du village », et cela semble indiquer que la pratique tsimshian d'ériger de pareils monuments était déjà connue des Indiens de l'intérieur des terres. Ils allaient sans doute adopter cette coutume, lorsqu'ils en furent détournés par l'apparition d'une nouvelle et plus parfaite civilisation.

En général, il faut dire que les coutumes empruntées par les Carriers n'avaient leur complet développement que chez leurs peuples créateurs. Plusieurs détails n'avaient pas pénétré à l'intérieur du pays, faute de temps, ou pour toute autre raison. Par exemple, à l'occasion des *potlatches*, on ne détruisait pas ni on ne brûlait les effets ou les meubles, chez les Carriers, pas même chez les Hwotso'tins et les Babines ; les femmes de ces deux dernières subdivisions de la tribu avaient déjà l'habitude de porter des *labrets*, coutume si générale sur les côtes septentrionales du Pacifique, bien que cet usage ne se soit

(1) Troncs d'arbres creusés contenant les restes d'un notable défunt, érigés après un dernier potlatche funèbre donné en son honneur.

jamais introduit chez les Carriers proprement dits. Autant que je puis le savoir, les *phratries* étaient complètement inconnues parmi eux ; l'origine traditionnelle des *gents* n'était pas connue clairement chez eux, et les sociétés secrètes, communes dans les tribus maritimes, n'avaient guère dépassé l'époque de formation embryonnaire, lorsque les Carriers se mirent à étudier d'autres modèles que les Indiens de la côte.

J'ai mentionné les fréquents rapports entre les indigènes de l'intérieur du pays et ceux des côtes, et je me suis efforcé d'exposer quelques-uns de leurs résultats. Il serait peut-être bon d'en expliquer la raison d'être. Comme il a été dit ailleurs, les Carriers de vieille race, quoique grands imitateurs, n'étaient que de pauvres ouvriers. Ainsi ils se réunissaient périodiquement en grand nombre au principal village de Hwotso'tin-Tséchoh, où ils rencontraient des bandes considérables d'indigènes venant des bords de la mer, Tsimshian, Haida, parfois Tlingit, désireux de traiter avec les tribus de l'intérieur. Haches de pierre et autres instruments, coquillages, ornements de cuivre, boîtes en bois de cèdre, ornements de cérémonie sculptés, huile d'oulachons, étaient généralement les objets apportés par les Indiens du littoral et échangés contre les vêtements de peaux, les couvertures de fourrure, et en général les pelleteries apportées par les Carriers. Naturellement les festins, les parades, les discours et les récits étaient inséparables de telles réunions, et nos Indiens ne pouvaient éviter de constater et ensuite d'être portés à imiter les pratiques de gens qui se faisaient gloire de tant d'habileté et leur apportait de si utiles et de si précieuses marchandises.

Les légendes qui leur étaient contées étaient naturellement reportées, avec force amplifications, quand ils retournaient dans leurs demeures au fond des forêts,

et la source de telles histoires était bientôt oubliée.

Je n'ai jamais assisté à ces sortes de foires, mais mon prédécesseur en vit une où plus de 2000 Indiens étaient assemblés.

Après l'organisation générale des Carriers, nous arrivons au style de leurs habitations, à la constitution de leurs familles et à leurs pratiques mortuaires. Je ne crois pas pouvoir trouver de preuves plus éclatantes de leur étonnant pouvoir d'observation et de leur propension à l'assimilation.

Les Dénés, comme nation distincte, avant d'être transformés par les influences étrangères, avaient, comme on peut encore l'observer chez quelques-unes de leurs tribus, pour habitations, des huttes en branches de conifère ou plus généralement des châssis ou loges couvertes de peaux d'élan ou de caribou. Écoutons sur ce sujet, un auteur, qui pendant vingt ans a beaucoup travaillé et voyagé chez presque toutes les tribus de l'Est.

« Peuple nomade de chasseurs, de trappeurs et de pêcheurs, les Déné-Dindjié habitent sous des tentes de peaux d'élan ou de renne, garnies de poil ou sans poil, coniques ou demi-sphériques ; ces loges ou boucanières circulaires reposent sur des perches réunies en faisceau ou sur des carcans plantés en terre. Une ouverture ménagée au sommet laisse échapper la fumée d'un feu qu'on y entretient sans cesse. Certaines tribus plus apathiques ou plus endurcies à la rigueur du climat, se contentent de cahutes en branches de sapin, décorées pompeusement du titre de maison proprement dites. »

Je suppose maintenant que chaque Américain sociologue est familier avec les grandes huttes de bois, aux murs, au pignon et au toit formés de perches et de poutres et servant à plusieurs familles, chez les Tsins et les Tlingit. On les trouve chez les Carriers et les Nah'ane

qui ont été en contact immédiat avec les Tlingit; tandis que les Chilkotins adoptèrent les maisons kéhules ou huttes à demi souterraines décrites par le docteur Boas et autres, comme le genre distinctif des habitations des Shushwap, voisins de l'est des Chilkotins. Les *étuves* de ces derniers étaient aussi du modèle exact des Shushwap. Par rapport à la succession, au rang et à la propriété, les voisins hétérogènes des Chilkotins, les Bilgula, les Kwakwiutl et les Salish du Sud sont gouvernés par le droit du père. Maintenant il se trouve que le chef des Chilkotins, anaren, est le successeur immédiat dans la dignité de son père, qui était aussi anaren.

Cela serait impossible chez les Carriers qui ont emprunté des Tsimshian le *matriarchat*, lequel est inconnu à la majorité de la nation déné, à laquelle ils appartiennent.

Il me semble que le plus exigeant sceptique peut avouer à présent que les dénés sont en effet une nation empruntante.

Et ce n'est pas tout. Examinons maintenant leur coutume nationale à l'égard de leurs morts et comparons-la avec ce qui se passe chez les Carriers et les Chilkotins. Dans l'Est et les tribus intermédiaires (telles que les Tsékemse et les Nah'ane des montagnes Rocheuses) on se contente, surtout en voyage, d'abaisser les menues branches de la hutte sur le cadavre et l'on continue sa route. Si, au contraire, on stationne, ou si le défunt mérite un honneur spécial, on élève une grossière estrade où ses restes sont enfermés comme dans une sorte de cercueil primitif, formé de minces perches ou de branches d'arbres Alors, selon l'usage, la pirogue d'écorce de bouleau du mort était renversée pour former une manière de couvercle, à la tombe aérienne.

Écoutons sur ce sujet M. l'abbé Petitot : « Dans les

tribus Déné-Dindjié qui ont conservé l'usage antique et général aux Peaux-Rouges, les morts sont déposés en cache dans un coffre très grossier et à claire-voie, fait de petits troncs d'arbres encochés et élevés de trois à sept pieds au-dessus du sol. Les vêtements, les armes, les ustensiles du défunt, sont ensevelis avec lui ou bien laissés au gré du courant. Tous les objets ayant appartenu au défunt et qui ne peuvent être cachés avec lui sont sacrifiés. On les brûle, on les jette à l'eau ou bien on les suspend dans les arbres. »

Quelquefois, comme chez les Tsé-Kenne, et même chez quelques tribus de l'Est, d'après les lettres du même auteur, le corps était caché tout droit dans un arbre creusé à cet effet. Dans aucun cas, il n'était brûlé. Maintenant, que voyons-nous chez les Carriers et les Chilkotins? Quand les premiers se trouvèrent en contact avec les races tsimshian, ils ne purent manquer de remarquer que la crémation était pratiquée par eux ; et à l'époque de la découverte de leur pays, toutes les subdivisions de leur tribu brûlaient leurs morts et exigeaient, pour les quelques os qui restaient, des colonnes mortuaires identiques à celles en usage chez les Tsimshian.

D'autre part, les Chilkotins, voisins des Shuswags qui enterrent leurs morts, adoptent parfois l'enterrement comme disposition finale.

Revenons à l'objet de la note du docteur Boas indiquée dans un précédent paragraphe. La race des Tsimshian peut avoir influencé, par le moyen des Carriers, les usages mortuaires des Shuswaps ; mais je crois cela fort improbable, à cause du peu de rapport que la masse de ces tribus avait entre elles, ce qui s'explique facilement en jetant un coup d'œil sur la carte placée à la fin de cet opuscule. J'inclinerais plutôt à penser que,

même sous ce rapport, nos Carriers ont montré leur faculté d'appropriation personnelle, comme on peut en inférer du petit incident suivant, récemment survenu : Dans un rapport sur les Shuswaps, le docteur Boas dit que, « partout où ceux-ci trouvent des ossements humains, ils les nettoient et les enterrent » ; et, un peu plus loin, il parle de ce fait que les os de morts étaient régulièrement lavés par les Shuswaps. Il y a quatre ans, cet écrivain eut le malheur de perdre un de ses bateliers, qui était d'un certain rang, dans sa tribu. Il fut entraîné pendant qu'il essayait de franchir le rapide du Fort-George, et ses restes ne furent retrouvés qu'il y a quelques mois. Un Indien du fort George les découvrit sur les bords du Fraser ; dès qu'il les eût reconnus, son premier soin fut de les laver soigneusement. Ne puis-je pas demander ici de qui ce jeune homme avait-il appris à traiter ainsi les ossements de son compatriote? Non pas certainement de ses ancêtres, qui pratiquaient la crémation et qui ne laissaient aucun ossement à laver quand la cérémonie funèbre était terminée ; non pas de ses voisins les Tsé-Kenne qui, comme le P. Petitot le faisait très bien remarquer, « éprouvent la plus grande répugnance à manipuler les cadavres ou les os des morts » ; non pas des quelques blancs avec lesquels il s'est par hasard trouvé en rapport, puisque cette coutume leur est également étrangère. Lui et sans doute tous les Carriers du Sud habitant les bords du Fraser doivent avoir emprunté cette pratique aux Shuswaps, qui, de temps immémorial, enterrent leurs morts et, parfois au moins, lavent leurs ossements.
